利大英，跨文化跨文本研究所 [Gregory B. Lee, IETT]

« 战后政治经济领域内极为最有想象力合分析力的思想家略谈 »

跨文化对话 Dialogue Transculturel 25 (11.2009) pp. 299-303.

Si, depuis la fièvre culturelle 文化热 de 1985, on connaît bien en Chine les grands théoriciens post structuralistes tels que Derrida, Foucault et Barthes, ou même le sociologue radical Bourdieu, les oeuvres et les réputations des penseurs les plus imaginatifs et analytiques sur le plan politico-économique de l'après-guerre y sont, elles, beaucoup moins répandues.

Je parle en particulier de Cornelius Castoriadis (1922-1997) et Claude Lefort (1924-) qui appartenaient et animaient la revue et le groupe *Socialisme ou Barbarie*. Castoriadis, était un jeune trotskiste grec venu s'installer en France pour fuir la persécution qui sévissait dans son pays juste après la deuxième guerre mondiale. Pendant les années 1950, il passera d'une position marxiste dissidente vers une perspective, toujours radicalement critique de la société, mais non marxiste. Sa grande contribution à la pensée fut son travail sur l'imaginaire (想象力). Nous envisageons de parler plus longuement de Castoriadis à une date ultérieure.

L'autre grand penseur que je voudrais mentionner ici est Henri Lefebvre (1901-1991). Son oeuvre est peut-être mieux connue en Chine. Membre du Parti Communiste Français d'où il sera par la suite expulsé en 1958, il effectue à partir de la fin des années 1940 une critique analytique de la réalité socio-économique d'après-

guerre, c'est-à-dire non seulement d'une économie productiviste, mais de la société de consommation de la structure étatique la soutenant ; ce qu'il appelait « la société bureaucratique de consommation dirigée ». Dès 1968 il demandait : « Va-t-on vers une homogénéité mondiale [全球] qui encadrerait ou révèlerait un système unique et absolu? »[1]

L'ouvrage de Lefebvre qui devait avoir le plus d'impact dans le monde universitaire est *La vie quotidienne dans le monde moderne*. L'existence d'une traduction anglaise de ce livre est en partie à l'origine d'une pléthore d'ouvrages publiés par les maisons d'édition universitaires américaines comprenant dans leurs titres l'expression « vie quotidienne » [日常生活]. Comme beaucoup d'idées et de théories françaises, elle est sans doute arrivée en Chine à travers le filtre du monde universitaire américain où tant de jeunes chercheurs chinois ont évolué pendant les années 1980. Parfois ce phénomène donne une idée quelque peu décontextualisée de la pensée française.

Dans cet essai toutefois, j'aimerais parler aussi d'un autre penseur qui s'est penché sur la question de la vie quotidienne et de l'aliénation qui infuse la vie humaine dans la société de consommation. Je veux parler de Guy Debord (1931-1994) qui, pendant une brève période a parcouru un bout de chemin avec *Socialisme et Barbarie* et fut un proche de Lefebvre avec lequel il rompit éventuellement de manière finale.

Debord, cependant, a effectué ses débuts non pas chez les scientifiques [学者], mais chez les artistes d'avant-garde.

---

1 Henri Lefebvre, *La vie quotidienne dans le monde moderne*, Paris, Gallimard, 1968, p. 131.

Pendant les années 1950, le jeune Guy Debord faisait partie du mouvement de l'Internationale Lettriste, un mouvement conçu et animé par Isidore Isou en Roumanie en 1942, à l'âge de dix-sept ans. Isou arriva à Paris à la fin de la deuxième guerre mondiale, en août 1945 exactement, quand il rencontra Cocteau.

Dans un premier temps, le lettrisme contestait la poésie existante et voulait aller plus loin que le surréalisme et le dadaïsme. Isou voulait remplacer une poésie qui jouait avec les mots par une poésie qui détruisait les mots en retirant des lettres pour ne laisser que des voyelles ou des consonnes. Isou et ses camarades interrompaient des salons et des lectures de poésie tels que ceux de Tristan Tzara (dadaïste très connu) par des manifestations intempestives pour déclamer leur propre poésie.C'était une démarche typique des artistes d'avant-garde qui avait pour but de choquer et de se faire de la publicité en concurrençant et dépassant leurs pères. Mais Isou finira par être à son tour concurrencé et dépassé par un jeune Français, Guy Debord, qui portera le mouvement bien au-delà de l'arène esthétique.

Debord s'empara du mouvement lettriste et en 1954 lança *Potlatch* : bulletin d'information du groupe français de l'Internationale lettriste qui s'annonça comme « la publication la plus engagée du monde : nous travaillons à l'établissement conscient et collectif d'une nouvelle civilisation. » La revue critiquait de manière ludique la culture bourgeoise mais aussi celle de l'avant-garde comme le surréalisme. Les lettristes se voulaient ouverts, ils exigeaient une vie sociale plus spontanée ; *Potlatch* est un terme qui vient de la pratique des Indiens d'Amérique de l'échange de dons, qui, pour les lettristes, signifiait une générosité et un manque d'intérêt pour tout ce qui était matériel. Ils

détestaient la culture de la société qui était en train de se développer dans la France des années 1950. Ils critiquaient en particulier l'architecture moderne et l'uniformité bétonnée qu'elle imposait. Leur stratégie pour lutter contre cet urbanisme immonde fut « le jeu psychogéographique ».

> En fonction de ce que vous cherchez, choisissez une contrée, une ville de peuplement plus ou moins dense, une rue plus ou moins animée. Construisez une maison. Meublez-la. Tirez le meilleur parti de sa décoration et de ses alentours. Choisissez la saison et l'heure. Réunissez les personnes les plus aptes, les disques et les alcools qui conviennent. L'éclairage et la conversation devront être évidemment de circonstance, comme le climat extérieur ou vos souvenirs.
> S'il n'y a pas d'erreur dans vos calculs, la réponse doit vous satisfaire. (Communiquer les résultats à la rédaction.)[2]

La psychogéographie, ou étude des effets de l'environnement sur les sentiments et comportement des individus, allait devenir une stratégie centrale du situationnisme, la philosophie politico-culturelle qui devait succéder au lettrisme.

Les lettristes regroupaient artistes, écrivains et critiques qui rejetaient de plus en plus les valeurs existantes de l'art et prônaient son dépassement. La poésie deviendrait pour les successeurs des lettristes non pas une forme écrite mais une façon de vivre. Cette idée ramène la poésie (le mot vient du grec *poësis*- créer) à ses origines. Le but était de vivre poétiquement.

> Les temps de l'art sont révolus. Il s'agit maintenant de *réaliser* l'art, de construire effectivement à tous les niveaux de la vie, ce qui n'a pu être qu'illusion ou souvenir artistique, rêvés et conservés unilatéralement. On ne peut réaliser

2 Guy Debord, *Potlatch* (1954-1957), Paris, Gallimard (folio), 1996, p.75.

> l'art *qu'en le supprimant.* Cependant, il faut objecter à l'état présent de la société, qui supprime l'art en le remplaçant par l'automatisme d'un spectacle encore plus hiérarchique et passif, que l'on ne pourra réellement supprimer l'art *qu'en le réalisant*.[3]

Debord voyait dans la socio-culture de la société marchande l'antithèse de cette philosophie qui prônait une vie poétique, l'expérience directe de la vie étant de plus en plus remplacée par des représentations produites de manière industrielle: la vie étant vécue indirectement à travers des mirages, du cinéma et des émissions télévisuelles. Pour Debord cette évolution n'était pas innocente. Le pouvoir, à l'Est comme à l'Ouest, se maintenait en place par la propagation d'images consommées par les spectateurs, les citoyens. Debord appellerait cette nouvelle forme d'organisation de la société « la société du spectacle » qui serait marquée, en Occident, par une consommation de plus en plus homogène basée sur l'illusion du choix. Son livre, *La Société du spectacle* parut en 1967 et connut un grand succès auprès des jeunes intellectuels. Il commençait ainsi :

> Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de *spectacles*.Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation.

En même temps parut le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* de la plume de son camarade et collaborateur Raoul Vaneigem (1932-). Ce livre était à la fois une critique radicale de la société de consommation et de l'aliénation qui en découlait, et un appel néo-marxiste à agir afin de changer la société:

3 *Internationale Situationniste*, N°9, août 1964, pp.41-42.

« Le monde est à refaire ».

Mais Vaneighem n'avait pas la prétention d'avoir créé une pensée réellement neuve, comme il devait le dire lui-même :

> Jamais, je n'ai prétendu révéler du neuf...Une infime correction de l'essentiel importe plus que cent innovations accessoires. Seul est nouveau le sens du courant qui charrie les banalités.
> Depuis le temps qu'il y a des hommes, et qu'ils lisent Lautréamont, tout est dit et peu sont venus pour en tirer profit.[4]

Ainsi, les situationistes n'étaient pas une bande d'incultes qui voulaient tout détruire, mais plutôt des jeunes qui voulaient utiliser les leçons de l'histoire artistique et intelectuelle pour reconstruire le monde autrement, pour reciviliser la planète. Leur pensée a eu beaucoup d'impact sur une partie de ceux qui ont participé aux mouvements de 1968.

Mais qu'était donc le « situationisme »? L'idée de base était de construire, de fabriquer des moments où les circonstances et l'ambiance du vécu allaient en contresens de l'aliénation. En fait, les situations ainsi construites servaient non seulement de critiques ludiques de la société de consommation, mais aussi d'exemples utopiques d'une autre façon de vivre. Vaneighem appelait la vie quotidienne au sein de la société marchande, la « survie », la « vie » restait à cosntruire. En jouant, ou comme ils disaient en « détournant » les mots de Marx, ils ont eux-mêmes décrit ainsi le situationisme:

> Il définit une activité qui entend *faire* les situations, non

4 Vaneigem, pp.20-21.

> les *reconnaître*, comme valeur explicative ou autre...Nous remplaçons la passivité existentielle par la construction des moments de la vie, le doute par l'affirmation ludique. Jusqu'à présent, les philosophes et les artistes n'ont fait qu'interpréter les situations; il s'agit maintenant de les transformer.[5]

En gros le situationnisme se voulait une pensée radicale qui rejetait les partis politiques et les alternatives traditionnelles ainsi que la violence et le terrorisme de l'ultra gauche. Leur influence de nos jours se retrouve surtout chez les écologistes et les altermondialistes, c'est à dire chez ceux qui contestent l'actuelle société de la consommation productiviste.

Pendant les jours qui précédèrent et suivirent mai 1968, l'influence de ce mouvement était importante mais pas hégémonique. Ceux qui ont en tiré profit étaient plutôt les groupuscules maoistes et les intellectuels maoisants. Les Maoisants ont donné une tournure travailliste (workerist) aux ambitions de 1968. Les propos des situationnistes pourtant n'étaient pas économistes, ils ne visaient pas seulement une redistribution des richesses du capitalisme, mais la mise en place d'une vie plus agréable, plus ludique et plus enrichissante pour chaque individu sur le plan culturel et spirituel, comme en témoignent les slogans de 1968 :

« Sous les pavés la plage » ou « L'imagination au pouvoir ».

Pendant les années 1970 et 1980, Debord et Vaneighem continuèrent à fournir des analyses percutantes de la société contemporaine. En 1988, Debord parla dans ses *Commentaires sur la société du spectacle* d'une forme évoluée de la société spectaculaire qu'il appela « le spectacle intégré » et qui prévoyait la forme du pouvoir

5 *Internationale Situationniste*, N°9, août 1964, p.2.

mondialisé que nous vivons actuellement. Déjà, avant sa mort les écrits de Guy Debord furent récupérés et exploités à tort et à travers, après sa mort, sa popularité et sa réputation grandirent mais souvent sans que les uns et les autres ne comprennent réellement la portée de son oeuvre. Nous espérons pouvoir en reparler dans de futurs articles.